

Fr. Mauro-Giuseppe Lepori, abbé général OCist

En toute humanité

J'aimerais terminer mes contributions à cette Session avec une sorte de cadrage récapitulatif. J'aimerais souligner un aspect de notre vocation et mission de moines et moniales cisterciens qui est un des plus importants à vivre et à offrir au monde actuel. Saint Benoît a une expression qui m'aide à synthétiser en deux mots ce que j'aimerais exprimer. Il l'utilise à propos de l'accueil des hôtes, au chapitre 53 de la Règle. Il dit qu'il faut leur témoigner « toute l'humanité possible – *omnis humanitas* » (cf. RB 53,9).

Dépositaires d'un bien qui humanise

Dans *Evangelii gaudium*, le Pape François lie l'importance de la dimension contemplative de notre vie à l'urgence d'humaniser le monde: "Il est urgent de retrouver un esprit *contemplatif*, qui nous permette de redécouvrir chaque jour que nous sommes les dépositaires d'un bien qui humanise, qui aide à mener une vie nouvelle. Il n'y a rien de mieux à transmettre aux autres." (§ 264).

À la fin du premier chapitre de la *Vie* de saint Benoît, au Livre II des *Dialogues* de saint Grégoire le Grand, on voit saint Benoît rayonner sa paternité sur les personnes les plus misérables des environs: "Reconnaissant en lui un serviteur de Dieu, nombreux étaient ceux qui passaient d'une vie bestiale à la grâce de la piété – *eorum multi ad pietatis gratiam a bestiali mente mutati sunt*" (chap. 1).

C'est un peu l'idée que saint Aelred aussi se fait de l'importance de l'amitié spirituelle, de l'amitié en Christ dont j'ai parlé ce matin. C'est un texte que nous devrions méditer pour comprendre quel niveau et quelle qualité de communion fraternelle nous devrions cultiver en nous, dans nos communautés, chez les jeunes que nous formons, entre formateurs, entre supérieurs, et pour comprendre le travail relationnel et de dialogue que cette communion fraternelle humanisante devrait comporter:

« Parmi les réalités humaines, il n'y a rien de plus saint à désirer, rien de plus avantageux à rechercher, rien de plus difficile à trouver, rien de plus doux à connaître par expérience, rien de plus fructueux à entretenir que l'amitié. Car elle donne son fruit dans la vie présente, celle d'aujourd'hui, et dans la vie future. Sa douceur aromatise toutes les vertus, sa force pourfend les vices, elle est un facteur d'équilibre quand les choses vont mal et un facteur de paix quand cela va bien. Sans ami, presque rien ne peut faire le bonheur des mortels. Il est bien proche de la

bête celui qui n'a personne avec qui se réjouir dans le bonheur ou s'attrister dans le malheur, en qui se débarrasser d'une pensée importune, à qui communiquer une idée géniale ou remarquable. Malheur à qui est seul ; s'il vient à tomber, il n'a personne pour le relever. C'est être absolument seul que de ne pas avoir d'ami. » (Aelred de Rievaulx, *Traité de l'amitié spirituelle*, Livre 2)

Chez nos pères est donc bien présente l'idée que notre vocation a un rôle d'humanisation de la société. Dans ce sens j'aime l'invitation de saint Benoît à exprimer, dans nos relations avec les autres, "*omnis humanitas*", "toute l'humanité", ou mieux "une totale humanité", "une plénitude d'humanité".

Cette expression, notons-le tout de suite, nous est justement donnée dans le cadre de l'accueil des hôtes, des pèlerins, des pauvres, mais aussi des riches. Donc, dans un cadre de communication de la communauté monastique avec son "monde d'aujourd'hui", sa "société d'aujourd'hui", ou plutôt avec l'aujourd'hui de son monde et de sa société. Vous savez que Benoît demande de prier avec les hôtes, de leur lire l'Écriture, de leur laver les mains et les pieds, de leur donner à manger, de les héberger, etc. Et cela, parce qu'ils sont le Christ qui vient nous visiter, le Christ à adorer (RB 53,1.7.15). Mais au milieu de tout cela, c'est comme si saint Benoît voulait tout résumer en cette expression au souffle si universel: "*omnis ei exhibeatur humanitas* – qu'on lui témoigne toute l'humanité" (RB 53,9).

Je ne veux pas trop forcer les termes, mais je crois que cette expression doit et peut nous aider à avoir un souffle large et profond non seulement dans nos relations avec le monde extérieur, mais aussi et surtout dans notre manière de concevoir la vie et la formation monastiques.

Appelés à humaniser

Cette "plénitude d'humanité" est au fond le vrai idéal de notre charisme. Plus je médite sur la Règle de saint Benoît ou je lis nos auteurs cisterciens, et plus cela me saute aux yeux, et plus je me dis que c'est justement cela, le point à travailler pour que nos monastères et nos vies continuent ou reviennent à "dire" au monde la "parole", le "message" qui leur est confié.

On pourrait dire que ce que, selon la volonté de saint Benoît, nous devrions transmettre au monde environnant, de près ou de loin – et peut-être aujourd'hui plus de loin que de près – est une plénitude d'humanité, cette plénitude que le Christ est venu introduire dans le monde en vivant parmi nous et en demeurant présent dans le monde par son Corps qu'est l'Église.

Tout ce que nos monastères veulent exprimer dans le monde en dehors de cette "plénitude d'humanité", risque de se révéler trompeur, abstrait; une aide fautive qui peut attirer, mais ne comble pas la vie des personnes. Et là, nous devons être

attentifs au piège de vouloir trop exprimer ce qui est "monastique" ou, pire encore, "spirituel".

Vous savez que sur plusieurs points de l'observance monastique, saint Benoît se montre fort navré du bas niveau que les "moines d'aujourd'hui" peuvent atteindre par rapport à l'idéal absolu des moines de l'antiquité. La mesure idéale du régime alimentaire, du nombre de psaumes à chanter à l'Office, du travail, cette mesure idéale serait une autre, selon lui, bien sûr, mais, faute de mieux, contentons-nous au moins d'une mesure possible.

Bien sûr, l'idéal est la vie érémitique, la lutte solitaire contre les forces du mal, mais quand même c'est tous ensemble, dans l'obéissance filiale et fraternelle, qu'on arrive à la vie éternelle... Je crois que, en réalité, saint Benoît est conscient que les hommes et les femmes de tous les temps ont davantage besoin d'une plénitude possible d'humanité que d'un idéal abstrait de perfection. Benoît vit de l'Évangile, et il ne peut pas perdre de vue la beauté humaine de la vie du Christ, de ses relations avec les gens, la beauté humaine de son amour pour chacun. On l'a vu un peu ce matin en ce qui concerne l'amitié du Christ.

Pour cela, saint Benoît veut des monastères dont l'expérience vécue et cultivée, et le témoignage rayonnant, soient justement cette plénitude d'humanité nouvelle que le Christ rend possible. C'est de cela que la société d'aujourd'hui, les jeunes d'aujourd'hui, ont besoin, un besoin très urgent. Les graves questions éthiques qui se posent aujourd'hui, plus qu'un problème législatif, trahissent un problème d'expérience: on ne fait plus l'expérience des grandes valeurs humaines, de la valeurs de la vie, de la personne, de l'amour, de la famille, du travail, etc.

Ce n'est donc pas un idéal d'ascèse ou de spiritualité qui est important et attirant dans une communauté, et qui permet d'y demeurer, mais cette humanité en plénitude qui rayonne de la fraternité filiale, de l'humble service réciproque, de la ferme tendresse avec laquelle un abbé traite les coupables ou se charge des faiblesses de chacun, de cette mesure des choses, des temps, des activités, qui se règle constamment au diapason de la nature humaine bénie depuis la création et surtout par l'Incarnation en elle du Fils de Dieu.

L'attention à l'humain, dans le Christ, n'est plus un pis-aller. Elle est le lieu où se manifeste l'incarnation du Fils de Dieu qui nous révèle le Père. C'est la dimension mariale où l'Esprit incarne le Verbe du Père. Cette "*omnis humanitas*" qu'une communauté monastique manifeste à l'hôte, à l'étranger, à l'homme perdu qui n'a pas de demeure, exprime ainsi la vraie maturité spirituelle, la vraie maturité mystique, d'une communauté et des moines ou moniales qui y vivent. Au contact avec l'extérieur, on voit si la cellule du Corps du Christ qu'est une communauté, vit vraiment de sa Présence et de son Amour, ou si elle est distraite en mille autres choses qui ne sont pas nécessaires, ni pour les moines, ni pour la société.

La maturité à la porte

Saint Benoît est très conscient que la vraie maturité de la vie monastique doit se mesurer et se vérifier là où, idéalement, le monastère termine et le monde commence. Je m'en suis rendu compte il y a deux ans, lorsque je commentais le chapitre 66 de la Règle pour le Cours de Formation Monastique. Pardonnez-moi si je me cite longuement, mais je m'aperçois que je n'ai pas assez approfondi cette intuition depuis lors. Je disais:

«Il est intéressant que la Règle se termine en affirmant en même temps l'importance de la clôture et la maturité de l'ouverture que chaque communauté devrait vivre. Saint Benoît terminait la Règle [dans une première rédaction] en faisant comprendre qu'une communauté est jugée par sa porte, c'est-à-dire le point de division et de communication entre l'intérieur et l'extérieur du monastère, entre la communauté et la société, entre l'intimité monastique et fraternelle de la communauté et son témoignage d'accueil. (...)

Saint Benoît a voulu justement que, à la porte du monastère il n'y ait pas un simple huissier ou, comme aujourd'hui, une télé-caméra. Il a voulu qu'il y ait un sage vieillard, rempli de la "douceur de la crainte de Dieu". La porte du monastère était le point où la communauté exprimait, à travers la manière d'accueillir de ce moine, sa capacité d'éducation à une relation équilibrée entre appartenance monastique et accueil, entre silence et parole, entre prière et charité. Ainsi, de même qu'on pouvait parvenir à une assez grande maturité dans la vie fraternelle pour pouvoir choisir la vocation érémitique (cf. RB 1,3-5), on pouvait également arriver à une assez grande maturité dans l'appartenance à la communauté, dans la clôture, pour pouvoir vivre en marge, à la porte, en contact permanent avec ceux qui viennent de l'extérieur. Saint Benoît semble préférer cette seconde maturité, parce que, s'il mentionne la maturité de l'ermite au début de la Règle, c'est à la fin qu'il nous présente la maturité et la sagesse du moine portier, presque comme l'accomplissement de tout le chemin monastique qu'il propose.

Il est évident que nous ne pouvons pas tous terminer notre vie monastique comme portiers du monastère. C'est plutôt une indication symbolique du type de maturité humaine et spirituelle auquel le chemin de la Règle devrait nous conduire. Je la qualifierais de maturité de communion en Dieu avec tous. Pour le sage vieillard portier, le contact avec les autres n'est plus cause de dissipation, de distraction, mais une occasion continuelle de dire 'oui' au Seigneur, d'accueillir le Christ avec gratitude. Il répond en effet "*Deo gratias*" à celui qui frappe et au pauvre qui appelle; cela veut dire qu'il vit avec gratitude la rencontre avec l'exigence et le besoin de l'autre. Il leur répond "*Benedic* – bénis-moi" : il les accueille donc comme une bénédiction divine pour lui et pour le monastère.

Cette joyeuse gratitude à accueillir l'autre, surtout s'il est pauvre et donc n'apporte rien d'autre que soi-même, est la charité qui se rapproche le plus de la charité de Dieu, de la gratuité de Dieu qui se réjouit de créer et d'accueillir chaque être humain. Aucun homme ne peut donner à Dieu quelque chose que Celui-ci n'ait pas

déjà, quelque chose que nous n'ayons pas reçu de Dieu lui-même. Pourtant, la joie de Dieu est de pouvoir nous accueillir, est que nous allions à Lui, que nous L'aimions, que nous revenions chez Lui. Au début du prologue de la Règle, il est fait allusion au fils perdu qui retourne à la maison du Père plein de bonté pour vivre dans l'obéissance (Prol. 2). Chaque moine est ce fils qui, entrant au monastère, revient à la maison. À la fin de la Règle, ce fils perdu, grâce à l'obéissance à la vie de la communauté, a mûri au point de devenir lui-même un "*pius pater* – un bon père", un père plein de mansuétude qui accueille avec joie tous les enfants perdus qui se présentent à la porte du monastère. C'est cette paternité qui lui permet, "avec toute la mansuétude de la crainte de Dieu" de "s'empresser de répondre avec la ferveur de la charité – *reddat responsum festinanter cum fervore caritatis*" (66,4).

[Dostoïevski fait dire à un de ses personnages] : "Il faut, absolument que chacun ait un endroit où on le prenne en pitié." (*Crime et châtiment*, Première partie, II). Cet endroit n'est pas tellement un lieu, mais un rapport, une relation, une amitié. La véritable paternité, la véritable maison dans laquelle tout homme voudrait et devrait être accueilli est la joie de vous voir de celui qui vous ouvre la porte. On se sent chez soi, on se sent accueilli si celui qui vous accueille vous surprend par la joie et la gratitude que lui donne votre présence. La même joie débordante que le père de la parabole du fils prodigue veut transmettre à tous : au fils revenu, aux serviteurs, au frère aîné (cf. Lc 15,23-24.32). La "ferveur de la charité" que mentionne ici saint Benoît est au fond cette joie de pouvoir accueillir et aimer l'autre comme un don de Dieu, quoiqu'il en soit. Saint Benoît en a pris conscience à la fin de son expérience d'ermite à Subiaco, quand il a reçu à Pâques la visite inopinée du prêtre qui lui apportait à manger : "Maintenant, je sais que c'est Pâques aujourd'hui, puisque j'ai la joie de te voir !" (Grégoire le Grand, *Dialogues II*, ch. 1). Cette rencontre et cette expérience de communion dans le Christ se révèle au jeune Benoît comme un accomplissement de la solitude érémitique, et la figure joyeusement accueillante du moine portier incarne justement cette conscience et cette expérience mûre de la recherche monastique de Dieu.

Maintenant, nous sommes tous conscients que cette charité n'est pas facile. Peut-être pas tant envers les gens de l'extérieur que vis-à-vis des frères et sœurs de notre communauté. Combien de fois il m'arrive de trouver des moines et moniales qui ne veulent plus avoir affaire à tel frère ou telle sœur de leur communauté. On est loin de la joie d'accueillir l'autre ! Mais cette joie pour l'autre est, comme je le disais et comme nous le fait comprendre saint Benoît, la vraie maturité de la charité en nous, la maturité accomplie de notre vocation monastique, parce que c'est comme vivre la gloire de la communion trinitaire dans les relations humaines. C'est une maturité et surtout une grâce, à laquelle nous sommes appelés à nous ouvrir tout au long du chemin de notre vie. Cependant, il est important d'être conscients que nous sommes appelés à cela, que c'est là notre maturité et notre sagesse, et que c'est à cela que nous mène la crainte de Dieu vécue avec mansuétude, nous laissant avec docilité conduire et guider par Lui vers la

plénitude de la charité.» (www.ocist.org > Chapitres Abbé Général au CFM > 2012.09.04)

"La gloire de Dieu, c'est l'homme vivant"

"*Omnis humanitas*". Que veut donc dire cette humanité totale, entière, qui devrait passer de notre expérience monastique aux autres qui nous rencontrent et au monde extérieur ? Comme je disais, c'est une question très importante, car face à l'appauvrissement humain de l'homme contemporain, celui que nous sommes et celui qui fréquente nos monastères, face à la foule des gens qui vivent une humanité "réduite", désorientée, décentrée, détraquée, blessée, il est urgent pour chacun de nous et pour tous ensemble de bien saisir l'enjeu humain du charisme de saint Benoît. Je crois que si la Règle de saint Benoît n'a rien perdu de sa valeur depuis 15 siècles et reste actuelle pour l'homme du 21^{ème} siècle, cela n'est pas dû principalement au fait qu'elle nous donne l'image juste et vraie de Dieu, mais au fait qu'elle nous offre l'image juste et vraie de l'homme créé à l'image de Dieu.

Un des instruments des bonnes oeuvres est: "Honorer tous les hommes – *Honorare omnes homines*" (RB 4,8). Je crois que saint Benoît veut nous apprendre à ne pas réduire ce devoir à une attitude extérieure. Il veut nous faire comprendre qu'honorer tous les êtres humains veut dire avoir avec tous une relation où s'exprime toute l'humanité possible. Il ne s'agit pas de bonnes manières, ni d'un respect politiquement correct des droits de l'homme. Il s'agit d'offrir à l'autre, à tout autre, une relation de communion dans laquelle notre expérience d'humanité accomplie dans le Christ puisse être proposée et se communiquer à l'autre, dans la profondeur inaliénable et universelle de la commune nature et vocation d'êtres humains créés à l'image de Dieu.

La Règle cultive cette expérience et nous forme donc – ou devrait nous former – à cette communication en toute humanité. Une communication qui n'est pas à sens unique. Au contraire: elle implique la sensibilité envers l'humanité de l'autre, et la disponibilité reconnaissante à nous laisser humaniser à notre tour. La plénitude d'humanité, reflet trinitaire, se réalise intégralement dans la relation. Ainsi, l'autre m'est nécessaire pour vivre à mon tour ma plénitude d'humanité dans le Christ. Il suffit de penser aux exemples qui montrent comment Jésus Lui-même ne manquait pas la moindre occasion de se laisser édifier par la belle humanité des petits du peuple, comme lorsqu'il s'extasie devant la petite vieille veuve qui jette deux piécettes dans le trésor du Temple (cf. Mc 12,41-44).

Au fond, saint Benoît a fait de la fameuse expression de saint Irénée de Lyon un chemin de vie: "La gloire de Dieu, c'est l'homme vivant".

La grande question que nous devons nous poser et toujours rafraîchir dans la conscience personnelle et communautaire est, si vraiment nos monastères sont au service de la gloire de Dieu en cultivant la plénitude d'humanité vivante que le Christ est venu nous offrir. Par exemple, en nous demandant si vraiment

l'organisation de notre communauté, notre formation, nos silences et nos paroles, sont plus au service de la relation que de la fonction. De la relation mûre et rayonnante telle que je viens de l'exposer dans la description du moine portier. Je regrette, mais quand je vois la formation donnée par beaucoup de monastères, je dois constater que la formation à la fonction, aussi à la "fonction de moine ou de moniale", l'emporte de beaucoup sur la formation à la relation avec Dieu et les autres. Est-ce cela que nous voulons "dire" à la société et aux jeunes d'aujourd'hui, qui déjà sont étouffés dans toutes sortes de "fonctionnements" sans trouver le temps et l'occasion de rencontrer l'autre en tant qu'autre dans la gratuité d'une communion? Est-ce ainsi que nous prétendons témoigner de la vie de l'homme qui glorifie le Dieu qui est Communion?

Comment dire notre charisme cistercien dans le monde d'aujourd'hui?
Quel regard théologique sur la société et les jeunes d'aujourd'hui?

La vraie réponse à ces questions, nous aurions pu la trouver tout de suite dans le verset du psaume 33 où saint Benoît, au prologue de la Règle, voit la synthèse de tout appel de Dieu: "Quel est l'homme qui veut la vie et désire voir des jours heureux?" (RB Prol. 15; Ps 33,13).

Incarnons-nous cet appel pour le monde d'aujourd'hui? Lui donnons-nous substance, attirance, résonance, en consentant nous-mêmes et entre nous à cet appel à la vie, en répondant nous-mêmes "Moi!" à cet appel en priorité (cf. Prol. 16)? Sommes-nous des vivants? Nos communautés sont-elles vivantes? Et vivant de la vie que Dieu nous donne, que Dieu est pour nous? Glorifions-nous Dieu par la vie, Sa vie en nous?

Cela ne dépend pas de la jeunesse, du nombre, de l'efficacité. Je le vois de plus en plus. Pendant que je préparais cette intervention en Ethiopie, j'ai reçu la nouvelle du décès, en Belgique flamande, d'une moniale très âgée, infirme et alitée depuis des années. Mais quelle vie et quelle joie exprimait son regard, son sourire, sa prière, sa relation aux autres! Et, après sa mort, ne restent plus que trois moniales âgées dans ce monastère... Puis, il y a des monastères pleins de jeunesse, de force, toujours dans les médias, toujours en train de "dire" et de "se dire" à la société et aux jeunes d'aujourd'hui... C'est bien. Il y a un temps pour tout. Mais qui dit mieux l'appel à la vie que le Christ veut crier dans le monde? Et qui assure mieux la possibilité que la soif de vie et d'amour de l'humanité rencontre vraiment la source de l'eau vive?

N'oublions-nous pas que le cri de la soif de vie et la source de l'eau vive se sont concentrés et exprimés dans un Messie crucifié?